

N° 42

Avril - mai - juin 2000

Bureau de dépôt :
Liège X

Situation géographique

Le site du Val de Poix (fig.2) est limité par le bassin de la Lomme entre les lieux-dits de Contrariez et de Marie de Gobaille et le ruisseau de Poix entre le Moulin d'En Bas et le confluent avec la Lomme à Poix.

Sur une distance de 6 kilomètres à vol d'oiseau, la Lomme accuse un dénivelé de 84 mètres et le ruisseau de Poix un dénivelé de 70 mètres.

Sur ces deux cours d'eau, on trouve quinze chutes d'eau; huit sur la Lomme avec 55 mètres de dénivelé et sept sur le ruisseau de Poix avec un dénivelé de 38 mètres.

Historique

Les premières industries installées sur le ruisseau de Poix datent de l'époque de Dom Nicolas Spirlet, dernier abbé de Saint-Hubert, entre les années 1760 et 1794, et étaient essentiellement des industries de transformation (scieries, fenderies, platinerie).

Dom Spirlet choisit de construire ses entreprises le long du ruisseau, car il lui donnait la force motrice nécessaire pour les actionner. De plus il trouvait sur place des produits locaux tels que le bois et la fonte venant, dans un premier temps, d'Orval puis du haut-fourneau installé sur le site de Saint-Michel à Nassogne.

Au début, l'eau actionnait de grandes roues et puis, à partir de 1870, des turbines qui avaient un meilleur rendement et demandaient moins d'espace.

Le premier établissement fondé par l'abbé Spirlet est une importante scierie installée en contrebas du Val de Poix, le long de la route qui joint Arville à Hatrival. Dans une lettre de Dom Spirlet à A.M. De Wulf, négociant en bois à Gand, datée du 28/5/1768, il parlait de cette réalisation industrielle comme "la plus belle usine du pays bas". Malheureusement, de cette scierie il n'existe plus que certains vestiges.

En amont, se trouve le Moulin d'en Bas qui date de 1860 et fut pendant longtemps une des grandes minoteries de la province de Luxembourg.

En aval, l'on trouve des ves-

tiges des anciennes forges de Poix et de l'ancienne platinerie et fenderie de Poix.

Durant le XIX^e siècle, la famille Zoude poursuivit l'industrialisation de Val de Poix en rachetant certains établissements, comme la fenderie de Poix en 1857, et en équipant de nouveaux complexes le long de la Lomme.

En 1831, Léopold Zoude obtient l'autorisation de construire une scierie dite "Scierie d'en Haut", moyennant certaines conditions telles qu'une roue de 8,7 m de diamètre, une prise d'eau sans barrage et une digue de protection du village. En 1861, la scierie est transformée en fabrique de pâte à bois et en 1871 elle sera activée par deux turbines horizontales de marque allemande Volter.

En 1844, en aval sur la Lomme, une première scierie



2. Centrale hydro-électrique du Val de Poix. Photo J. Crul.

fut construite et une deuxième en 1861. La force motrice étaient fournies en partie par la Lomme et en partie par le ruisseau de Poix.

Toujours en aval, sur le site de Sainte-Adeline et du Pont-à-Smuid, des fabriques à papier furent installées dans les années 1865. En 1920, le site de Pont-à-Smuid fut transformé en microcentrale et en 1924 ce fut celui de Sainte-Adeline.

Un dernier site, celui de Sart-aux-Pires, a été commencé mais jamais achevé.

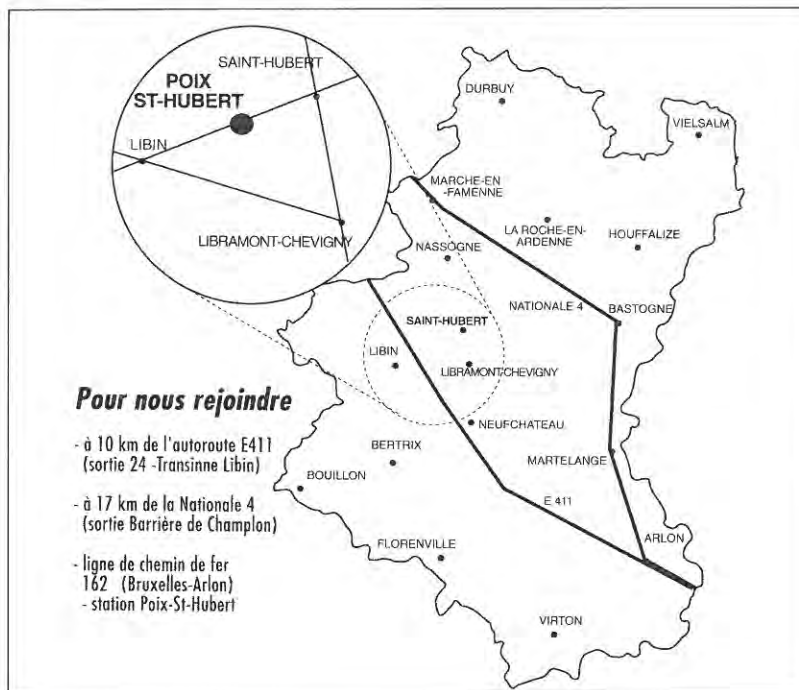
En 1856, le chemin de fer traverse le site; cet événement va transformer sensiblement les perspectives industrielles de la vallée.

En 1861, une carbonisation de bois fut installée. Son fonctionnement reposait sur la transformation à l'étouffé du bois de hêtre et de charme en charbon bois. Ce procédé rejetait les gaz renfermant bon nombre de produits utiles. Peu après, des améliorations techniques permirent de récupérer ces gaz.

En 1880, l'industriel créa un étang de 5 hectares, qui viendra alimenter les turbines avec une chute de 12,2 m et assurera une alimentation plus régulière, évitant les périodes de chômage.

En 1911, la fabrique est transformée en centrale hydroélectrique et équipée de nouvelles turbines de type Francis. Un premier réseau de distribution d'électricité était né.

Cet aperçu de l'exploitation énergétique des cours d'eau du Val de Poix met clairement



3. Plan d'accès au site du Val de Poix.

en évidence l'évolution du phénomène d'industrialisation de la vallée qui, de l'exploitation monastique de moulins et de scierie s'oriente, à partir des années 1865, vers la production de pâte de bois entrant dans la fabrication du papier. Cette évolution, on la doit aux deux personnalités qui furent l'abbé Spirlet et l'industriel Louis Zoude.

Après 1900, l'évolution fit que la vallée se dirigea vers la production d'électricité et aujourd'hui encore des particuliers exploitent des microcentrales tandis que certains sites pourraient encore être mis en activité.

L'exploitation de l'énergie hydraulique, qui a façonné toute l'économie de la région, se poursuit et participe aujourd'hui à la mise en valeur de son patrimoine archéologique et industriel.

Le site touristique

A quelques kilomètres de Saint-Hubert en Ardennes (fig.3), le site de Poix déroule son parcours le long de la Lomme. On y découvre, dans un site champêtre, plusieurs vestiges du patrimoine archéologique et industriel ancien (site de carbonisation, étang artificiel de 1880, régulation du canal de dérivation, centrale hydroélectrique) ainsi qu'une salle d'accueil pourvue du matériel didactique adéquat et une aire de pique-nique et de barbecue avec une cafetaria.

Renseignements: 061- 61.31.01, 61.30.34, 061-61.14.78 ou 61.32.65.

LA REDACTION

GRAND HORNU : PATRIMONE D'AVENIR ...

“Un ensemble architectural exceptionnel, tu verras ! ...” Quand je me suis rendu au Grand-Hornu, j'étais curieux, c'est vrai, de découvrir un tel complexe. “La première cité ouvrière d'Europe, accolée à un site industriel d'une telle ampleur... Impressionnant ! (fig.4)

A vrai dire, j'ai été d'autant plus étonné de devoir chercher mon chemin pour atteindre une telle merveille. Sur l'auto-route E 19, pas le moindre panneau touristique, pas la plus petite indication qui attirerait l'attention de l'automobiliste distrait. A fortiori celle du touriste ouvert à la découverte. “Oui, c'est regrettable”, reconnaît d'emblée Maryse Willems, permanente de l'asbl “Grand-Hornu Images”, qui sera mon guide. “Il y avait bien

un panneau, dans le temps mais tellement triste, tellement passéiste ! Il vaut encore mieux rien. Et puis on a le problème des différents niveaux de pouvoir, l'Etat, la province, la commune..., toutes les routes des environs dépendent d'un niveau de pouvoir différent ! Mais c'est un fait, on manque de lisibilité !”

Un ensemble architectural exceptionnel ...

Et pourtant ! Avant même de pénétrer dans l'enceinte du Grand-Hornu, le charme opère. Le temps de garer la voiture sur l'esplanade, et le regard se perd dans l'interminable alignement des petites maisons ouvrières de la rue Sainte-Louise. Toutes iden-

tiques, la porte à droite, l'unique fenêtre du rez-de-chaussée à gauche. Seuls signes distinctifs, l'état du crépi, la fraîcheur de la couche de couleur. Et celle des deux fenêtres de l'étage à avoir été murée.

“Ce murage, cela date du siècle dernier, précise Madame Willems. Quand il y avait une taxe locale sur le nombre de fenêtres. Les gens muraient une fenêtre de l'étage, pour réduire leurs impôts. Aujourd'hui, même si la taxe sur les fenêtres n'est plus à l'ordre du jour, et si les habitants sont désormais propriétaires, très peu ont retiré les briques. Les maisons sont tellement petites, il y a le plus souvent une garde-robe derrière ces fenêtres murées”.



4. Cour intérieure du Grand-Hornu. Photo Grand-Hornu Images ASBL.



5. Grand-Hornu : chantier du futur "Musée des Arts Contemporains".
Photo Grand-Hornu Images ASBL.

L'idée de cette cité ouvrière était en fait véritablement révolutionnaire, aux visions

urbanistiques de toute grande ampleur. Le complexe industriel houiller serait entouré par

la cité ouvrière. Au départ, des dortoirs, et puis progressivement de véritables habitations,

425 maisons exceptionnellement confortables pour l'époque, et flanquées d'un jardin. Henri de Gorge tablait sur "l'appât d'un bien-être inouï" pour attirer une main-d'œuvre nombreuse. A raison. Au fil des années, la cité s'enrichira d'une école, d'une bibliothèque, d'un établissement de bain, d'une salle de danse, et même, d'un hôpital. "Il s'agit là d'un exemple unique d'urbanisme fonctionnel à l'aube de la grande période d'industrialisation, à la fois témoin du paternalisme ambiant mais aussi de l'esprit d'entreprise qui fut celui des grands capitaines d'entreprises".

La brochure promotionnelle du Grand-Hornu se fait volontiers lyrique quand elle parle de la cité ouvrière. L'ensemble il est vrai est remarquable.

"Remarquable, mais pas classé, contrairement au domaine minier en lui-même, qui l'a été en mars 1993". Et Maryse Willems de poursuivre. "425 maisons, ça fait 425 propriétaires. Pas simple de monter d'éventuels dossiers de classement, avec autant de partenaires. Pourtant il y a aujourd'hui comme hier des combats à mener, et même régulièrement, pour préserver l'environnement. Récemment encore, il a fallu réagir à des projets immobiliers, en particulier la construction d'un parking de supermarché, qui aurait pu dénaturer le voisinage".

La survie d'un complexe industriel

Rien à voir pourtant avec l'opiniâtreté qu'il a fallu déployer pour sauver le site en lui-même, longtemps promis à l'oubli, voire à la démolition. Quand les machines de charbonnage s'arrêtent, en 1954, un long abandon commence. La ruine se profile. Beaucoup de gens se servent sans vergogne dans les bâtiments inoccupés. Pour restaurer sa propre maison, celui-ci emporte des briques, celui-là des poutres... Le lierre prend possession des murs, des arbres poussent dans la "cathédrale", une des principales salles de l'usine ainsi nommée pour la forêt de piliers qui soutiennent et bien-tôt qui soutenaient, sa toiture.

Le premier à stopper l'hémorragie, c'est un architecte de la région, Henri Guchez, qui rachète le site en 1971, et le sauve de la ruine. On commence même à envisager une certaine restauration. Finalement, sous l'impulsion du député permanent Claude Durieux, la province du Hainaut rachète le Grand-Hornu en 1989, et en confie la gestion à l'asbl "Grand-Hornu Images". A charge pour elle d'en terminer la restauration... Mais pour en faire quoi ?

"Un musée de la mine, cela n'avait aucun sens !" La question, précise Madame Willems ne s'est d'ailleurs guère posée. "Bois-du-Luc est à 20 kilomètres, et puis ici, il n'y avait plus rien à l'intérieur, qui rappelle l'activité industrielle passée. Les châssis à molettes, les machines à vapeur, tout avait disparu ! Alors, l'idée a germé

de jouer sur un double tableau. Dès sa création, le Grand-Hornu avait été un lieu de mise au point et d'exploitation de nouvelles technologies, pour l'extraction et le traitement du charbon. Et il y a le décor en lui-même, l'architecture néo-classique du lieu. Alors on s'est dit qu'il faudrait d'une part accueillir dans les bâtiments restaurés des entreprises de pointe, sur le plan technologique. Et d'autre part proposer un ensemble d'activités culturelles et touristiques".

Pari gagné, petit à petit. Des sociétés de mobilophonie, d'informatique, ATEA-Siemens par exemple, ont loué des espaces, y ont installé leurs bureaux, et s'intègrent harmonieusement dans le site. Quelques 450 personnes y travaillent dans des secteurs de pointe. Et ne sont pas autrement gênées par les visiteurs qui découvrent le vaste complexe ou les expositions qui y sont désormais présentées. La dernière en date s'intitulait "La nuit des temps" et traitait de la préhistoire. Cela dit, sur le plan culturel, le Grand-Hornu ne regarde pas que vers le passé. En été, des spectacles de théâtre, des concerts, des ateliers musicaux y sont organisés. Quand la météo le permet, l'immense plaine centrale est un décor de rêve. Et de nouveaux projets sont en passe de concrétisation.

"Avec avant tout, et c'est même notre nouveau cheval de bataille, le Musée des Arts Contemporains, qui devrait ouvrir ses portes en juin 2001 (fig. 5). Avec l'aide de l'Union Européenne, du Fonds Européen de Développement

PIWB EN ALLEMAGNE

Le 10 octobre 1999, un groupe de nos membres a visité, dans la région d'Aix-la-Chapelle, le Musée de la Mine "Grube Anna II" d'Alsdorf et le Musée "Zinkhütter Hof" de Stolberg. Aix-la-Chapelle possède un riche passé industriel. Son bassin minier s'est surtout développé au dix-neuvième siècle. Le puits Anna II possède encore des machines d'extraction à vapeur de 1907 et un musée. Depuis le dix-septième siècle, Stolberg était un centre de production du laiton, alliant le cuivre d'origine scandinave et le zinc provenant de la Calamine. Des fours de traitement de ces métaux y sont encore conservés, de même que des installations et logements industriels (fig. 6).

Régional. Un projet enthousiasmant, ajoute Maryse Willems. Il devrait permettre l'engagement d'une petite trentaine de personnes, des niveaux 2 et 3. Ce qui est bien. Car l'économie et la culture sont intrinsèquement liées. On peut d'ailleurs se poser la question : une région comme la nôtre est-elle pauvre culturellement parce qu'elle n'a pas de moyens financiers, ou alors est-elle pauvre économiquement parce qu'elle manque de racines, de mémoire, de patrimoine, de traces du punch qu'on y avait autrefois ? Et ce Musée des Arts Contemporains, c'est une autre manière de miser sur la culture pour redonner du courage aux gens, de l'élan. On veut leur montrer ce qui se fait de beau dans le monde, sur le plan artistique, mais on veut le leur montrer ici, chez eux, à leur porte. D'ailleurs quand des écoles veulent visiter le site mais ne peuvent se permettre les 40 petits francs que nous demandons pour l'entrée, eh bien on leur dit de venir quand même,

on colmate le trou avec un subside provincial. Ces enfants n'ont pas choisi de naître ici, ils ont pourtant le droit de voir ce qui est beau".

La brochure du Grand-Hornu reprend d'ailleurs en page de garde ces quelques mots d'Edgar Faure : "En réponse à l'esprit du lieu, il faut en faire un lieu où souffle l'esprit".

Jean-Paul DUBOIS



6. Une partie du groupe de PIWB dans la cour de Stolberg. Photo J. Crul.

Un ouvrage consacré au rôle des Belges dans l'industrialisation de la Russie vient à son heure, au moment où l'empire russe démembré s'ouvre à nouveau au capitalisme local et international : Wim PEETERS et Jérôme WILSON, *L'industrie belge, dans la Russie des tsars*, Liège, Editions du Perron, 1999 (200 pages in-4° et env. 100 illustrations n/bl.). Des deux jeunes auteurs, le premier s'intéresse particulièrement à l'expansion belge à l'étranger et le second à la stratégie pétrolière de l'Europe. Ils consacrent, sous l'égide de la Commission Russie du Comité Patrimoine et Histoire de la SRBII, présidé par Léon Dubois (entretemps décédé et dont nous saluons la mémoire), un livre de haute vulgarisation à l'épopée industrielle des Belges sous les règnes d'Alexandre III et de Nicolas II, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles.

Ce n'est pas un ouvrage d'archéologie industrielle, loin s'en faut, puisque les auteurs ne disent à peu près rien des procédés techniques mis en œuvre dans l'empire russe (et très peu de la condition sociale des travailleurs). Mais il fera date dans l'historiographie des réalisations nationales car, pour la première fois de façon assez détaillée, il brosse un panorama de ce qui fut, avant le Congo, une véritable colonisation belge au sein de notre vieux continent. Après l'ère des pionniers, qui avaient implanté individuellement et isolément quelques entreprises en Russie, les années 1880 marquent un tournant important, celui où les investissements belges commencent à

s'opérer massivement dans ce pays qu s'ouvre systématiquement à l'industrie moderne. Avec les capitaux, affluent les spécialistes de tous niveaux et les techniques déjà éprouvées, que les dirigeants du gouvernement tsariste ont la sagesse d'accueillir sur le sol national, où règne encore une société duale : d'une part une immense paysannerie, libérée du servage depuis une génération à peine, d'autre part la noblesse et la haute bourgeoisie, qui monopolisent la terre et les richesses, considérant parfois la modernité comme attentatoire à leurs privilèges. Les Belges se taillent très rapidement la part du lion dans l'industrie extractive, la métallurgie, la construction mécanique et industrielle, ainsi que dans le transport urbain (les "tramways belges"), l'éclairage et la distribution d'électricité.

Le centre de gravité de leurs activités se situe dans le sud de l'empire, avec le riche bassin du Donetz (Ukraine). Au tournant du siècle, quelque 20 000 compatriotes, dirigeants, ingénieurs, contremaîtres, ouvriers, s'activeront en Russie, où l'on compte plus de 160 entreprises à capitaux voire à direction belges. Les Wallons y sont nombreux et Iekaterinoslav est surnommée le "Seraing russe".

Cependant, la situation se dégrade vers 1900. La crise d'alors marque la fin de la première expansion du marché russe. La surproduction a entraîné la chute des prix. Les capitaux français et allemands deviennent largement prépondérants. Par ailleurs, la Belgique n'a toujours pas réussi

sa percée commerciale dans un marché très protégé et en fait limité par le faible pouvoir d'achat des masses populaires... En outre, le manque de cohésion des Belges de cette diaspora et leur absence de stratégie globale s'avèrent préjudiciables.

La situation économique s'améliore cependant vers 1905. Nos ressortissants réaffirment leur expertise, - et leur "main-mise" déclarent les nationalistes russes, de plus en plus nombreux, - dans leurs secteurs de prédilection. Déjà, cependant, la xénophobie pré-révolutionnaire commence à faire son œuvre. La guerre de 14, la prise du pouvoir par les sociaux démocrates puis par les bolcheviques, la guerre civile et l'anarchie qui s'ensuivent, les nationalisations enfin, apparaissent comme des catastrophes pour les Belges de Russie. C'est l'exode, la ruine, quelquefois la privation de liberté voire la mort.

Suite à des calculs difficiles et dont ils sont bien conscients du caractère conjectural, les auteurs estiment à 500 millions de francs or environ les investissements belges consentis dans la Russie des tsars. C'est moins, certes, que les 3,5 milliards de "réparations" demandés en vain, à la Russie puis à l'Union soviétique après le traité de Brest-Litovsk. A ce chiffre réaliste d'un demi-milliard, il faut encore opposer les quelque 430 millions de revenus des sociétés réalisés sur ces entreprises, ce qui signifie que le point d'équilibre n'était pas encore tout à fait atteint en 1917 pour les entreprises, mais

SOCIÉTÉ D'ÉLECTRICITÉ D'ODESSA

Société Anonyme



Constituée par devant M^e Maurice De Doncker, notaire à Bruxelles
par acte du 17 Décembre 1909, publié au *Moniteur Belge*, le 6 Janvier 1910.

SIÈGE SOCIAL : BRUXELLES

CAPITAL SOCIAL : 8000000 DE FRANCS

DIVISÉ EN 80000 ACTIONS DE CAPITAL DE 100 FRANCS CHACUNE.

IL EST CRÉÉ EN OUTRE 80000 ACTIONS DE DIVIDENDE AU PORTEUR SANS MENTION DE VALEUR.

OBLIGATION DE 500 FRANCS 4½% AU PORTEUR

ENTIÈREMENT LIBÉRÉE

rapportant Fr^s 22 50 d'intérêt annuel payables semestriellement
le 15 Décembre et 15 Juin,
et crée conformément à l'article 10 des Statuts.

L'époque de remboursement de la présente obligation sera fixée par tirages au sort, conformément au tableau d'amortissement d'autre part, toutefois, à partir de 1898, la Société peut à toute époque appeler la présente

obligation au remboursement. Les tirages au sort s'effectueront par série de dix numéros. Les coupons entièrement détachés sont déduits du capital lors du remboursement de l'obligation. Aucune réclamation n'est admise de ce chef.

UN ADMINISTRATEUR

Henry Verbeke

NUMÉRO

3390

UN ADMINISTRATEUR

Henry Verbeke

Dessin à dépôt.

J. VERSCHUEREN - ANVERS



8. Jean Defer, actuel président de PIWB, dans l'exercice de sa profession. Archives J. Defer.

Le président de PIWB se raconte...

Jean DEFER, *Mon histoire au charbonnage de Blegny-Trembleur*, Blegny, Domaine touristique de Blegny A.S.B.L., 2000 (Collection "Comté de Dalhem") (128 pages in -4° et 102 ill. n/bl.).

Président de l'ASBL "Patri-moine industriel Wallonie-Bruxelles", Jean Defer publie, à l'occasion de la commémoration du 20^e anniversaire de la fermeture de ce charbonnage liégeois, les souvenirs personnels de la carrière qu'il a accomplie précisément en ces lieux-mêmes qui virent les ultimes activités charbonnières du bassin de Liège. En effet, entré comme jeune ingénieur en 1956 (fig. 8) au charbonnage d'Argenteau-Trembleur, il en devint par la suite directeur des travaux jusqu'en 1988. C'est-à-dire qu'il vécut intimement "son" charbonnage durant plus de trente ans et qu'il en parle en connaissance de cause. Son livre est tout à la fois émouvant, instructif et neuf. Émouvant, car il témoigne des soucis, des travaux et des joies d'un homme acharné à un dur métier, tout empreint dans nos mémoires d'une forte charge affective. Instructif en ce qu'il décrit une période cruciale de l'histoire de nos houillères : celle de la modernisation et de la nationalisation de l'outil, celle des inexorables fermetures aussi. L'historien des techniques y glanera beaucoup d'information sous la plume de cet homme de terrain, aux vues pragmatiques et personnelles. Enfin, le livre est neuf : car si l'on connaissait déjà beaucoup de narrations d'anciens mineurs, on trouve ici un point de vue rarement évoqué, celui du dirigeant assurant le

qu'il était en bonne voie... Par contre, on mettra aussi dans la balance les revenus individuels considérables engrangés par les acteurs de cette épopée russe, avec des salaires bien supérieurs à ceux pratiqués en Belgique. Le livre se termine par un aperçu intéressant et peu connu de la stratégie énergétique de la Belgique au cours de l'entre-deux-guerres. Revenue à des prétentions plus réalistes à l'égard des réparations, celle-ci préféra, non sans succès cette fois, focaliser ses actions diplomatiques et commerciales sur un enjeu nouveau, celui des produits pétroliers du Caucase, avec l'aide de la Belgo-caucasienne et de Petrofina.

Un important appendice comporte, entre autres, une liste de 227 sociétés belges constituées entre 1880 et 1914 en vue d'exercer des activités en Russie, ainsi qu'une évocation biographique des personnages cités dans le livre et, bien entendu, une bibliographie (où l'on aurait aimé voir citer les fonds d'archives utilisés). Un résumé en néerlandais, d'une vingtaine de pages, termine cet ouvrage, dont le mérite est grand et le sujet encore plein de promesses (ouvrage en vente à la SRBII, rue Ravenstein 3, 1000 Bruxelles, tél. 02-511.58.56, au prix de BEF 1690).

Claude GAIER

relais entre le propriétaire-capitaliste et l'agent d'exécution ou l'ouvrier. D'où une vision nuancée, que l'auteur a d'ailleurs fait prévaloir en d'autres lieux comme promoteur des premiers mouvements associatifs de cadres de mine et d'entreprises en général. Jean Defer a poussé le labeur d'une vie aussi loin que l'on puisse aller dans ce sens, au point d'en perpétuer le souvenir. Il l'a fait par ces pages, il l'a accompli aussi par le rôle déterminant qu'il a joué dans la transformation de son lieu de travail en un lieu de mémoire (Prix de vente, frais d'expédition compris : BEF 450, à verser au compte 930-0070174-10).

C.G.

Florence LORIAUX, *Enfants-machines. Histoire du travail des enfants en Belgique aux XIX^e et XX^e siècles*, Bruxelles, Ed. CARHOP-EVO, 1999 (125 pages in-8° et ± 50 illustrations n/bl.).

La question de l'abolition du travail des enfants dans les pays du tiers monde ou émergents est, on le sait, à l'ordre du jour. Elle le fut longtemps aussi en Belgique avant que le niveau de vie, dû précisément à l'industrialisation qui avait par ailleurs engendré bien des maux, ne permette d'éliminer cette tare sociale (fig. 9). Ce long cheminement est retracé par Florence Loriaux dans un livre qui fait la part belle aux témoignages de celles et de ceux qui, au début de notre siècle, furent encore les acteurs de cette pénible situation.

Prix : BEF 850. Renseignements : Carhop 02/514.15.30.

C.G.

Guide des musées industriels dans l'Euregio Meuse-Rhin

s.l.n.d. (52 pages, ill.).

L'Euregio Meuse-Rhin, qui regroupe la région d'Aix-la-Chapelle, la province de Liège, la Communauté germanophone de Belgique ainsi que les provinces du Limbourg belge et néerlandais, est devenue, au moins sur le plan culturel, une entité bien vivante et active, où une mise en réseaux de certaines ressources s'organise de plus en plus méthodiquement. En témoigne l'édition, sous la responsabilité de notre secrétaire, M. Jacques Crul, d'un petit guide de 23 musées de l'industrie et des techniques ouverts au public dans cette aire géographique. Renseignements : Blegny-Mine 04/387.43.33.

C.G.

Nouvelles du Patrimoine, n° 85, janvier-mars 2000

Le n° 85 du trimestriel édité par l'"Association des Amis de l'UNESCO" (tél. : 02/648.80.06) publie un dossier réuni par Vincent Heymans sur les intérieurs historiques, qui retiendra l'attention des connaisseurs du patrimoine de l'ère industrielle. Il concerne aussi bien le point de vue esthétique que celui de la conservation. On y traite de logements sociaux, de maisons-musées (le Musée Horta, le Musée Magritte), de cafés "historiques" et, en général de "biens immobiliers culturels". A noter aussi, dans une autre section, consacrée à Bruxelles, un article sur la Maison de la Radio (1938) de

la Place Flagey et deux comptes-rendus de livres : l'un concernant l'Art Nouveau dans le quartier Nord-Est (t. I d'une encyclopédie de l'Art Nouveau), l'autre la Maison Hirsch & Cie, qui fit les beaux jours de la haute couture dans la capitale entre 1869 et 1962. Enfin une recension d'un ouvrage d'Anne Norman sur l'architecture en Brabant wallon (1850-1950) et un aperçu du nouvel îlot Saint-Michel de Liège complètent le sommaire, bien fourni et diversifié, de cette publication.

C.G.

Le marbre en fin de carrière ?

C'est sous ce titre alarmiste (et hélas adéquat) que Nathalie Gilissen a publié dans le journal "Le Soir" (12/1 et 13/1/2000) un article en deux parties consacré à la situation ancienne et moderne des exploitations de marbre dans la province de Namur. La défaveur dont souffre le marbre ornemental, la concurrence italienne et portugaise, la préférence accordée à d'autres pierres moins coûteuses ont réduit les marbreries namuroises à la portion congrue. Pourtant, on affirme que les gisements ne sont pas épuisés...

Andenne, capitale de la pipe en terre

A l'occasion d'une intéressante exposition organisée à Andenne, M. Robert Mordant, conservateur du Musée de la Céramique, a publié un ouvrage "La pipe en terre d'Andenne et ses marques"



9. Les enfants mineurs de fond au charbonnage de Wérisster en 1886. Archives C. Gaier.



10. Une "tête de pipe" célèbre : le "Jacob".

(Andenne, R. Magermans, 1999) qui vient fort à propos ressusciter une industrie artisanale, jadis prospère, qui fournissait du travail à des centaines d'ouvriers et produisait des millions de pipes par an jusqu'au début du XX^e siècle (fig. 10).

Les premiers fours à pipes furent ouverts vers 1750 par des artisans rhénans, attirés par les précieux gisements de derle, ou argile blanche, que recelait la localité. Le livre passe en revue les entreprises qui ont consacré leurs activités à la mise à forme de cet "or blanc", à leurs marques, à la typologie des modèles sortis de leurs ateliers.

Renseignements : 085/84.41.81).

C.G.



Tourisme et culture dans la "Grande Région"

La "Grande Région" est un concept géographique et culturel transfrontalier relativement récent.

Celui-ci vise à conscientiser, à mettre en réseau et à valoriser les quelque 900 musées et sites d'intérêt général qui se trouvent dans ce microcosme européen, qualifié de "Little Europe", incluant la Wallonie, la Sarre, la Rhénanie-Palatinat, la Grand-Duché de Luxembourg et la Lorraine.

Une première version d'un guide des ressources culturelles et touristiques de cette entité a été publiée sous le titre : *"Tourisme et culture dans la Grande Région, Elaboration d'une base de données"* (156 pp. off-

set), par l'IGEAT (Université libre de Bruxelles. Tél. : 02/650.43.09).

C.G.

Petit retour en arrière

Nous nous en voudrions de ne pas mentionner une petite publication, déjà ancienne (elle date de 1992) qui aurait pu, en son temps, échapper à l'attention des amateurs du passé industriel.

Il s'agit de la brochure-mémorial relatant les nonante premières années de l'Institut scientifique de service public, l'ISSEP, successeur et héritier de la lointaine station expérimentale de Frameries (1902), devenue Institut National des Mines (1923), puis INICHAR (1947), ensuite INIEX (1967), pour prendre enfin en 1990,

dans un contexte régionalisé, son appellation actuelle. L'ISSEP a son siège à Liège et à Colfontaine.

La brochure retrace ces péripéties et donne un aperçu des activités actuelles, largement diversifiées (renseignements : M. Claude Michaux, 04/252.71.50).

C.G.

NOUVELLES BRÈVES

Le parcours-spectacle de Ronquières

Le plan incliné de Ronquières offre, outre son utilité publique, un intérêt particulier pour l'amateur d'archéologie industrielle. Un parcours-spectacle intitulé "Un bateau, une vie" permet une visite audio-guidée dans le monde de la batellerie. Renseignements : Fédération du Tourisme de la Province de Hainaut, tél. : 065/36.04.64.

Le parcours-spectacle de Bois-du-Luc

L'Ecomusée régional du Centre a préparé, pour la saison 2000, sur le site de Bois-du-Luc, un parcours-spectacle intitulé "L'homme et la machine" qui permet au visiteur, traversant les bâtiments de la fosse Saint-Emmanuel, de revivre par la scénographie les divers aspects de l'exploitation du charbon et de la vie des mineurs. Renseignements : 065/36.04.64.

Rappelons que Bois-du-Luc fut, en 1983, le premier écomusée créé en Belgique francophone. Son promoteur, notre confrère Jacques Liébin, retraité depuis 1999, vient de céder les rênes à son successeur, Mme Daisy Vansteen. Au premier, nos félicitations, à la seconde, bon vent...

Une reprise du "Chemin de Fer à Vapeur des 3 Vallées" par la Région Wallone ?

Des négociations sont en cours pour la reprise du réseau ferroviaire et de son exploitation, bien connus de nos lecteurs, par le gouvernement de la Région Wallone. Entre-temps, le CFV3V prépare des manifestations spéciales pour les 2-3 et 23-24 septembre et a mis en service depuis le mois de mai une collaboration transformalière de proximité avec la France.

15^e anniversaire du "Musée de la Route" de Mons

Le "Musée de la Route" fête ses 15 ans. C'est un véritable "conservatoire du génie civil routier (construction, entretien, équipement, signalisation)". Le Musée est installé dans les casemates 3, 4 et 5, vestiges des anciennes fortifications hollandaises de la cité du Doudou. Renseignements : 065/34.60.11 ou 065/37.92.11.

La nostalgie des cinémas d'antan

La restauration de l'ancienne salle du cinéma "Forum" à Liège est dans bien des mémoires. Dans quelques années, une autre salle du genre dans le style "Art Déco", celle du "Varia" de Jumet, sera réhabilitée par l'Institut wallon du Patrimoine et reconvertie en un centre des Arts scéniques de la Communauté française.

Blegny-Mine : 20 ans déjà

Durant le week-end du 31 mars au 2 avril, le complexe touristique de Blegny-Mine, un des plus importants de Wallonie, a fêté le 20^e anniversaire de sa création (ill. de couverture). Conversion pleinement réussie pour cet ancien charbonnage qui fut conservé pour la postérité sous l'égide de la Province de Liège et grâce à l'action personnelle de notre président Jean Defer (voir la rubrique : "Publications"). A l'occasion de ces festivités, l'ancienne installation du triage-lavoir, à présent rénovée, a été intégrée au circuit de visite (fig. 11).

Le Crachet inauguré

Le Parc d'aventures scientifiques (PAS) du Crachet a été inauguré le 4 mai dernier. Il s'agit d'une redynamisation d'un site charbonnier très typé, dont les destinées furent longtemps controversées. Une manière de relier la "monoculture" ancienne d'une région avec la diversification, l'innovation et l'ingéniosité que requièrent les défis du présent et du futur. Les travaux de rénovation ne sont pas encore parachevés et le démarrage touristique est lent. Mais il faut du temps pour tourner une page d'histoire industrielle vieille de deux siècles !

Un musée du papier rénové

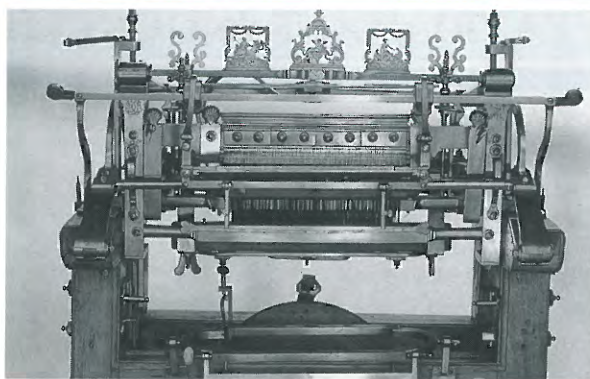
Le Musée du Papier vient d'ouvrir ses portes après rénovation à Düren, entre Aix-la-Chapelle et Cologne. Il concerne les techniques de fabrication et le rôle culturel du papier. Renseignements : 00.49.2421.25.25.61.

Une réalisation incontournable : la rénovation du Musée des Arts et Métiers de Paris

Dernière des grandes réalisations mitterrandiennes du XX^e siècle, le Musée National des Techniques est l'avatar récent et superbe du vénérable "Conservatoire des Arts et Métiers" créé par les révolutionnaires français et installé à Paris, dans le ci-devant prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Il possède 80 000 objets et 15 000 dessins dont la partie exposée se répartit en sept sections : les instruments scientifiques, les matériaux, la construction et les travaux publics, la communication, l'énergie, la mécanique et les transports, en plus de la "galerie des machines" que constitue la nef, par ailleurs admirable, de l'ancienne église. Appareils et machines anciennes et rares (fig. 12) maquettes animées, ordinateurs inter-actifs se côtoient et se divulgent aux yeux des visiteurs. A l'extérieur, devant l'entrée, trône la statue en bronze de Zénobe Gramme, avec sa dynamo (bravo la Belgique !). Ce musée est à voir, absolument. - Adresse : rue Réaumur 60, 75 003 Paris. Renseignements : 00.33.1.53.01.82.00.

Un rappel : le complexe sidérurgique de Völklingen

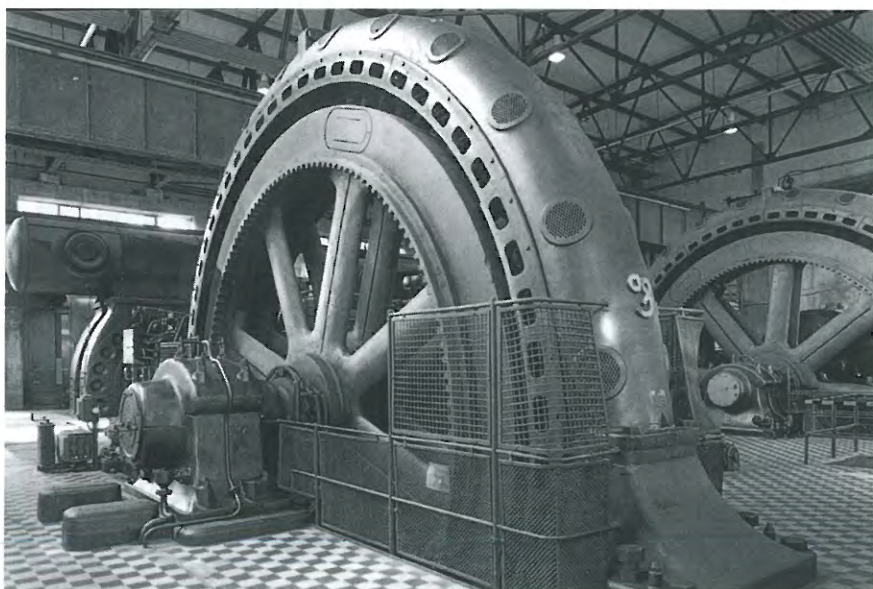
Le site de Völklingen, dans la Sarre, a été classé en 1994 parmi le Patrimoine culturel mondial. Sur une surface de près de 60 hectares, il comporte une aciérie complète (avec notamment six hauts fourneaux et la salle des soufflantes) (fig. 13) telle qu'elle existait avant sa fermeture en 1986. L'ensemble constitue un vaste musée de la sidérurgie, ouvert au public. Téléphone : 00.49.6898.9100.0.



12. Métier à tricoter (1763). Musée National des Techniques (Paris).
Photo idem.



11. Une délégation de l'«Amicale des mineurs de Wallonie» lors de la commémoration du 20^e anniversaire du complexe de Blegny-Mine (1^{er} avril 2000). Photo C. Gaier.



13. Völklingen : soufflantes produisant les quantités d'air nécessaires à l'élaboration de la fonte (1905-1914).
Photo Völklingen Hütte.

PATRIMOINE INDUSTRIEL WALLONIE-BRUXELLES

Association sans but lucratif fondée en 1984
siège social :
Musée d'Armes de Liège
Quai de Maestricht 8
B- 4000 LIEGE (BELGIQUE)
Tél. : 04/221.94.16 ou 17
Fax : 04/221.94.01

Cotisations annuelles

Membre individuel effectif : 500 FB
Associations culturelles : 750 FB
Associations commerciales : 1.000 FB
Membres protecteurs : 3.000 FB

A verser au compte 068-2019930-29 de l'A.S.B.L. Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles, rue de Feneur 71, 4670 BLEGNY

Conseil d'administration

Président : Jean DEFER

Vice-présidents :

Claude GAIER

Jean-Jacques VAN MOL

Secrétariat :

Grand Hornu Images asbl (Françoise BUSINE
et Maryse WILLEMS)

Trésorier : Jacques CRUL

Membres :

Claude-M. CHRISTOPHE, André DAGANT,
Jean-Pierre DUCASTELLE, Jean-Pierre GAILLIEZ,
Luc-F. GENICOT, Roger MOSSERAY, Jean-Claude
SCHUMACHER, Guido VANDERHULST

Bulletin périodique trimestriel

Publié avec l'aide de la Communauté Française

Editeur responsable :

Claude GAIER

rue F. Lapiere, 35/11

B- 4620 FLERON

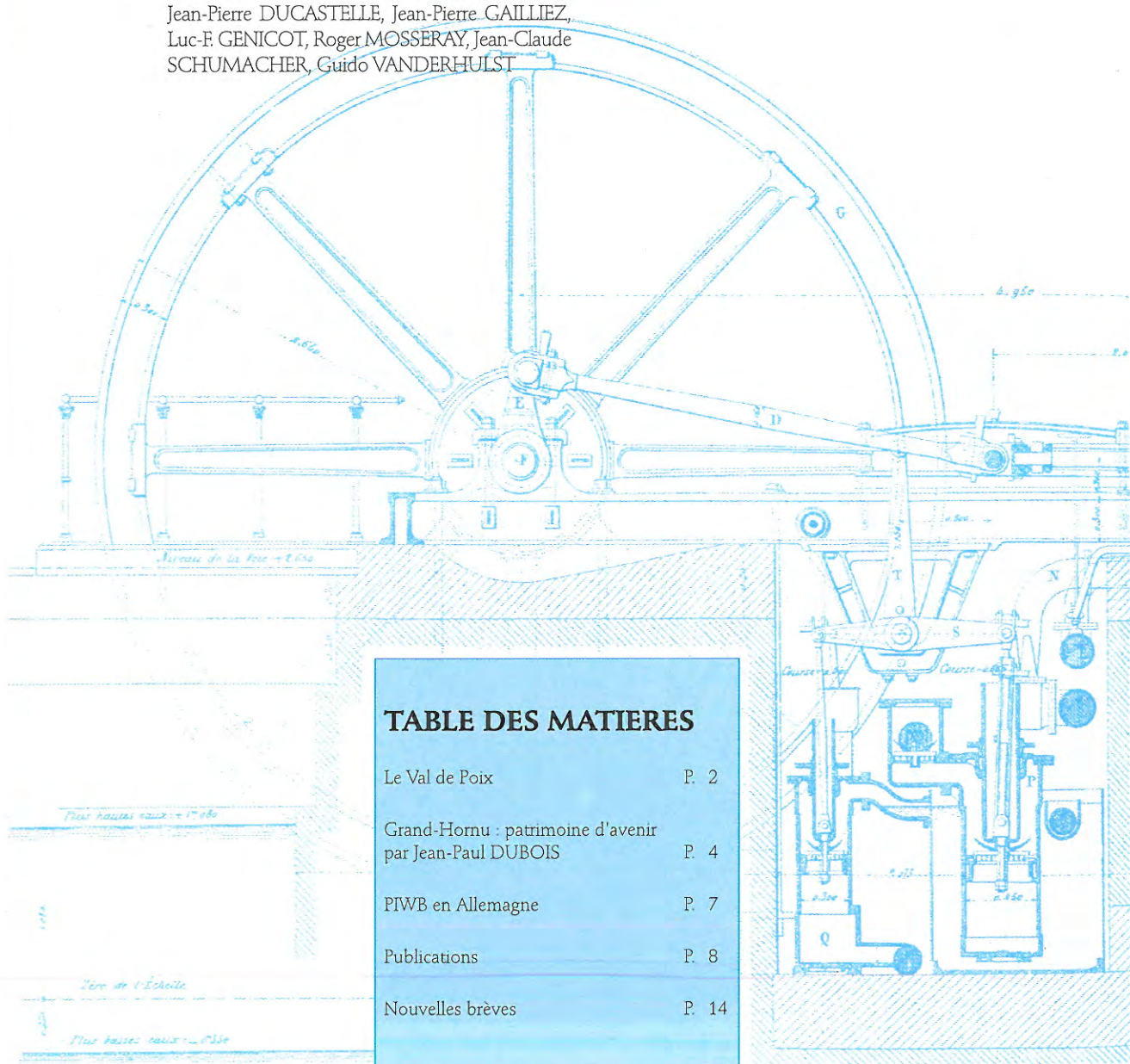


TABLE DES MATIERES

Le Val de Poix	P. 2
Grand-Hornu : patrimoine d'avenir par Jean-Paul DUBOIS	P. 4
PIWB en Allemagne	P. 7
Publications	P. 8
Nouvelles brèves	P. 14